

XYZ. La revue de la nouvelle



Transports maritimes. Une nouvelle « à suivre » Épisode 2

Claire Dé

Listes

Number 85, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3250ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dé, C. (2006). Transports maritimes. Une nouvelle « à suivre » : épisode 2. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (85), 65–68.



Transports maritimes
Une nouvelle « à suivre »
Épisode 2
Claire Dé

(Dans le premier épisode : à la fin des années quarante, un jeune homme, embarqué comme télégraphiste sur un cargo de la marine marchande, décide de correspondre avec une institutrice saguenéenne qu'il n'a rencontrée qu'une seule fois. À cause de ses épaisses lunettes et de sa timidité, il signe ses missives du sobriquet de Hibou.)

Rio de Janeiro, le 27 novembre 1948

Chère Mademoiselle,

Votre pli, empoché depuis près d'un mois, me réprimande avec tant de froideur que j'ai différé ma réponse jusqu'à aujourd'hui. J'implore votre clémence si je vous ai offensée ; j'ai beau me racler les méninges, j'ignore ce qui m'a valu cette rebuffade si mal déguisée. Comme vous ne m'interdisez pas nommément de correspondre avec vous, voici un deuxième *bilhete postal* sur mes haltes nautiques.

Celle de México fut trop brève. Quel choc ! Songez que cette mégacité englobe près de cent cinquante *colonias*. Elle nous subjuge par ses excès : pétarades de teintes flamboyantes, circulation cacophonique de véhicules et de gens, fumets capiteux de piment et de chocolat mêlés aux vapeurs d'essence, un tohubohu généralisé, institué peut-être en système. Les *Chilangos*, les résidents de México, l'ont baptisée, non sans humour, *El Monstruo*.

Dans l'avant-midi, après avoir signé les documents d'usage, j'ai déambulé sur le Paseo de la Reforma (qui s'étire sur plus de douze milles) avec la foule, plutôt, j'ai dérivé avec elle, dans une sorte d'ivresse causée par cette surabondance de sensations. Ou alors la fringale m'allégeait singulièrement... Je suis entré dans une *fonda* et là, chère Mademoiselle, jamais vous n'aurez contemplé un échalas maigrechine de mon espèce (selon votre langage saguenéen) en engouffrer autant. Le *desayuno* a de quoi gaver son quidam, et j'ai englouti moult différentes *tortillas* (des crêpes de maïs farcies au poisson, au poulet, au bœuf), des *frijoles* (une purée de haricots d'un brun noirâtre, délectable quoique d'un ragoûtant...) escortés de saucisses fort piquantes, et jusqu'à des *chicharrónes*, une version mexicaine de nos oreilles de crisse ! Après ces agapes, je flânai dans le Centro Histórico. Trop tard pour le salut au drapeau à la Plaza de la Constitución — cela se déroule dans la matinée. Ce que je perdis en cérémonial, je le recouvrai amplement en pittoresque : l'esplanade est envahie de potiers, de tisserands, de serruriers, de vanniers, de savetiers, de plombiers et de réparateurs de tout acabit, et chaque artisan nous apostrophe d'une voix pétulante ! Le soir, je me suis payé une séance au Paramount, j'ai assisté à *El hijo de Lassie, con Peter Lawford*, pour ne pas me casser la tête. À la sortie, j'ai grignoté des bonbons en forme de crânes, croyez-le ou non. Je vous assure, chère Mademoiselle, que le squelette, au Mexique, s'exhibe sans complexes : façonné en jouets, céramiques, pâtisseries, objets de fer-blanc... Chacun nargue la mort à sa façon, autant en plaisanter. Puis, au clair de lune, je « badaudai » à la Plaza Garibaldi, à écouter les *bandas* des fiers *mariachis*, chacune dotée de son chanteur. Imaginez-les par groupe de cinq instrumentistes ou plus (violon, guitare, *guitarrón*, trompette et *vihuela*, qui s'apparente à une volumineuse mandoline), en costumes à soutaches et boutons argentés, lavallière au cou, coiffés de larges chapeaux ronds ornements de galons et de pompons, leurs *sombreros*. Les *bandas* rivalisent de ferveur, dans une escalade de romances de plus en plus poignantes (la tequila aidant ?). Je réintégrai mes quartiers en fredonnant *una canción*, une mélodie agréablement

obsédante, *La cucaracha, la cucaracha...*, qui ne m'abandonnerait pas de sitôt.

Le *Fort Dearborn* relevait l'ancre le lendemain. Nous mouillions depuis la mi-octobre à Rio de Janeiro. Ses habitants, les *Cariocas*, la surnomment modestement la *Cidade Maravilhosa*. Sertie entre mer et montagne, ville-joyau à mille facettes où le sordide coudoie le prodigieux, une débauche de pauvreté et de richesse. Si j'en avais la force, je vous raconterais bien mon ascension au *Pão de Assucar* (le Pain de Sucre, on y accède par un téléphérique assez terrifiant), ou ma visite au Cristo Redentor, une monumentale sculpture messianique (qui ranimerait la foi de n'importe quel athée), juchée au sommet du Corcovado, l'autre pic qui surplombe Rio. Je vous décrirais aussi subséquentement ses rives paradisiaques, au sable d'une finesse de sucre en poudre, tous ces *balnearios* d'Urga, Copacabana, Ipanema (plus chic), et les énumérer remplirait plusieurs lignes, car au moins vingt-trois plages festonnent les jupes de la Maravilhosa. Mais pas maintenant. Je suis trop chaviré.

Le Ciel m'a sans doute puni de mon incartade. Il y a une quinzaine, j'ai convaincu l'un des débardeurs de me conduire dans un coin de jungle tropicale. Je me suis donc éloigné durant trois jours, absence d'autant plus flagrante que je couche dans ma cabine, par souci d'économie à la suite de plusieurs emplettes inconsidérées. Voilà qu'après une journée de marche dans la forêt vierge, et sur le point de retrouver la civilisation (en l'occurrence un chemin de terre), un perroquet s'est perché sur mon épaule. Pas farouche pour cinq cennes. Pire, il s'est mis à becqueter la monture de mes besicles tout en jacassant comme si nous étions deux vieilles branches. Nous nous sommes extirpés des fourrés, installés dans la voiture tandis que l'oiseau s'agrippait obstinément à ma clavicule, inflexible. Une fois dans ma cellule, lorsqu'il s'est ébroué dans un vaste fla-fla de plumes, éclaboussant les murs de vert, j'ai bien dû admettre qu'il m'avait adopté. En une semaine, Loro (comme le désignent les Brésiliens) a appris, par lui-même, à imiter le cliquetis de ma Champion et, avec moi, à claironner « Comment allez-vous

cher monsieur ? » Je me suis aperçu que je n'avais pas éclaté de rire depuis longtemps.

Tout à l'heure, de retour de mes courses, pas de Loro. Un cordage, d'abord noué au pied de son perchoir, puis au loquet du hublot entrebaillé. Une feuille, insérée dans ma Underwood : « Ton foutu volatile nous dérange [je traduis en plus civilisé], pour le récupérer, haler le câble. » J'ai détaché les nœuds, lourds, trop lourds à l'autre bout, j'ai tiré, tiré doucement, risqué un œil. Contre la coque, un sac grisâtre, lesté, dégoulinant. Immobile. Mon Loro, si docile et drolatique, inéluctablement noyé à l'intérieur. Quelle blague suave. J'ai lâché la corde. Je n'avais senti, jusque-là, que le dédain des matelots à mon égard ; je mesure à présent leur hostilité. La marine marchande, à l'occasion, quelle galère. Ainsi que vous le constatez, mon paysage mental n'est guère réjouissant. Toutefois, de songer à vous me reconforte, en dépit de votre menace de déchirer mes lettres...

Mes souvenirs respectueux à Madame votre mère.

Un hibou un tantinet ébouriffé.

P.-S. : Je comprends tout ! Illumination sûrement divine. N'auriez-vous pas pris ombrage d'un certain portrait féminin, repéré par vous à mon chevet, dans ma chambre à Bagotville ? ! ? Il s'agit de Manon Sauvé, ma fiancée, morte de tuberculose le 6 janvier 1943. C'est pour fuir mon chagrin que j'ai entrepris de sillonner les océans. Je brûle sur-le-champ cette photographie qui vous a si fortement irritée, et vous en lègue les cendres dans une enveloppe à part, ci-incluse. Enquêtez auprès de mon ami William, devenu depuis lors votre beau-frère, et vous tranchez.

H.

(À suivre)